

Billie Bird, exploratrice musicale

l'émilie

PROPOS RECUEILLIS PAR
CAROLINE DAYER

Billie Bird est une jeune chanteuse romande qui distille un engagement subtil à travers une écriture dans la pure veine du songwriting. L'émilie a rencontré cette exploratrice de la vie à la voix incandescente.

Pourquoi avoir choisi le nom de Billie Bird?

Billie Bird: Je tenais à prendre le nom d'une exploratrice car c'est ce que j'ai l'impression d'être. Je suis vraiment très admirative de toute personne qui fait le pas de partir, de tenter une aventure ou de lancer un projet. Pour moi, c'est primordial d'avoir l'audace de suivre sa propre voie, de se demander quelle existence on désire vivre. Bird vient d'Isabella Lucy Bird, une exploratrice américaine, et j'ai choisi le prénom Billie pour son ambiguïté. On ne sait pas si c'est un garçon ou une fille, je trouve que ça va bien avec qui je suis.

D'où tirez-vous votre inspiration?

Le quotidien est ma principale source d'inspiration. J'écris à partir des contradictions, des combats qui font partie de la vie de tous les jours, que ce soit en lien avec les gens que l'on voit ou ce qu'ils nous renvoient. Je ne sais pas si je suis contemplative, mais je suis très sensible à ce qui se passe dans ma vie quotidienne et j'imagine que ce que je vis, plein d'autres personnes le vivent... Les sentiments, les émotions fortes que l'on ressent quand on est déçu-e ou quand on se sent humilié-e, faible, fragile ou au contraire heureux-euse. Je suis quelqu'un de l'émotion, je l'assume et comme je fais de la musique, forcément cela fait partie intégrante de mon univers. Par rapport à ce que je sens et j'écris, c'est une écriture qui, je l'espère, parle aux autres et leur permet de s'identifier. Ce style d'écriture me touche, cela met la personne à nu par rapport à ce qu'elle ressent. De la même manière, j'espère que ce que j'écris touche les gens.

Quelles sont vos influences musicales?

J'ai toujours écouté énormément de choses différentes. Mon père est un fan de Brel, ma mère de Balavoine, Diane Tell ou même Otis Redding. Je pense avoir dans ma vie «presque» tout écouté, en aimant plus ou moins bien sûr certains styles (rires). A partir du moment que cela me touche, au niveau

de la voix, des paroles, de l'arrangement ou du message, je suis preneuse. J'ai commencé par écrire des chansons en français et ensuite je suis passée du côté anglophone, sans vraiment y réfléchir. Cela s'est fait tout seul. J'ai écouté et j'écoute encore aussi énormément de musique anglophone. Adolescente, j'ai beaucoup écouté Nirvana, Nine Inch Nails, Keziah Jones, PJ Harvey, Portishead. Plus tard, j'ai davantage écouté de la musique que je ramenais de voyages comme de la bossa, du jazz vocal aussi, et beaucoup de Motown. Il serait beaucoup trop difficile de choisir

parmi les centaines de groupes et artistes que j'adore (rires).

Parmi vos lectures, lesquelles vous ont particulièrement marquée?

Dans mes lectures aussi j'aime les contextes très émotionnels. Une des lectures qui m'a le plus marquée est *Vipère au poing*, ou encore *Beloved* de Toni Morrison, une lecture des inégalités. J'adore les récits de voyage. J'ai été touchée par *Ebène* de Kapuscinski, par exemple. J'aime aussi le théâtre, comme Beckett et ses interrogations. Beckett, c'est une écriture qui me plaît, qui propose des rapports inédits, un

côté absurde aussi; elle permet de se positionner. Mon écriture se base beaucoup sur des questions. M'interroger de manière aussi profonde et précise sur les choses, c'est ce qui la rend non conventionnelle. Je lis évidemment aussi ce que j'écoute, je me penche beaucoup sur les paroles des chansons.

Diriez-vous donc que votre écriture est une écriture du doute et de la complexité?

Complètement, je ne me fixe pas du tout dans la certitude. Même si je ne mets pas systématiquement tout en question, quoique... Je ne pense pas



Billie Bird: «Je suis sensible aux injustices, aux discriminations de tout ordre et je suis prête à défendre mes points de vue. C'est aussi pour cela que je chante.» JOANNA OSBERT

être quelqu'un de conventionnel et j'espère que mes chansons ne le sont pas. Ce serait trop prétentieux de prétendre qu'elles ne le sont pas mais je tends vers cela, dans la manière dont j'écris un texte ou je traite un sujet. Mes thèmes peuvent être communs mais pas ma façon de les aborder.

Qu'est-ce qui vous a poussée vers la musique?

Il est nécessaire de revenir très en arrière. Je tenais une pantoufle en guise de micro et je chantais devant la télévision (rires)! A 10 ans, j'ai commencé la guitare. C'était une évidence, j'étais avide de découvrir de la musique, il fallait que je «bouffe» de l'émotion. J'ai pu assouvir cette faim de sensations en écoutant divers styles de musique et en me cultivant le plus possible. Puis à l'adolescence, on écrit car on vit des événements marquants. Mes premières chansons, alors en français, sont issues de mon journal intime.

Quelle est à vos yeux la force de la musique?

Je pense que la musique a presque tous les pouvoirs, le pouvoir de rendre heureux-euse, désespéré-e, de faire du bien ou de faire du mal, si on pense à certains musiciens qui ont des paroles discriminatoires. La musique a sûrement le pouvoir de changer une société par sa fonction de transmission orale. Elle permet aussi à chacun de se construire, c'est un puissant vecteur identificateur.

Utilisez-vous la musique comme un vecteur?

J'adore le fait que la musique crée des passions communes, je vais écouter beaucoup de concerts et j'apprécie le fait d'être entourée de gens qui partagent peut-être la même émotion que moi envers un-e artiste. C'est aussi peut-être pour cette raison que je chante, c'est une manière de rassembler des personnes et c'est quelque chose qui compte pour moi. Le fait d'écrire peut d'ailleurs permettre de se libérer de ses propres jugements. Je suis sensible aux injustices, aux discriminations de tout ordre et je suis prête à défendre mes points de vue. C'est aussi pour cela que je chante. Je ne suis pas persuadée qu'il faille mélanger musique et politique mais je pense que chacun-e a quelque chose à faire de sa notoriété pour contribuer ou participer de manière constructive à l'évolution des mentalités. |

mx3.ch/artist/billiebird
facebook.com/billiebirdmusic

L'échappée, belle perspective

Une nouvelle association vient de voir le jour à Genève, avec pour but de soutenir notamment des chantiers-écoles qui ouvriraient aux femmes des domaines d'habitude réservés aux hommes. Cette initiative inédite a déjà reçu l'appui de femmes politiques romandes.

A première vue, on pourrait croire à l'une de ces utopies nostalgiques des mouvements hippies. Mais à y regarder de plus près, l'idée s'inspire directement de l'organisation néerlandaise Mama Cash, plus vieille institution de collecte de fonds au monde, destinée à soutenir les projets de femmes partout sur la planète. L'échappée, association créée à Genève par un groupe de féministes européennes, a des ambitions à peine plus modestes et affiche à travers le discours de ses porte-parole, Aude Marcia et Elisa Teton, une détermination sans faille.

Selon elles, «L'échappée a une vocation internationale justement parce que l'articulation entre les alternatives et les luttes sur plusieurs territoires est indispensable». Et la posture anti-mondialisation qui va d'ordinaire avec ce type de démarche? Elles sourient du raccourci et précisent «qu'il est important de développer chaque chose localement, en portant attention au contexte, aux besoins, aux histoires spécifiques mais que cela n'empêche en aucun cas de nous relier largement et de nous nourrir des expériences des unes et des autres. Et si nous trouvons des alliées dans nos démarches, nous n'avons absolument pas envie de nous embar-

asser de frontières». Avec des bases en Belgique, en France, en Suisse, en Allemagne et en Espagne, leur association, «de terrain» précèdent-elles, accompagne les projets là où ils émergent.

Féministes convaincues, elles mettent la théorie en pratique: elles veulent surtout «sortir des schémas de victimisation» et «donner aux femmes une possibilité d'agir et de reprendre du pouvoir sur leurs vies». Cette logique d'*empowerment* s'articule autour de trois axes: la formation et la réappropriation de savoir-faire (chantiers-écoles,...), l'information (radios associatives, revues alternatives, outils de parole collective,...) et la transformation sociale (collectif contre le logement précaire, collectif pour la réappropriation des conceptions,...).

Ce foisonnement ouvre bien des perspectives. En matière d'apprentissage et d'insertion par exemple, cela permet à des femmes n'ayant pas accès à la formation, faute de moyens, de découvrir un métier et d'en acquérir les bases. En soutenant des chantiers-écoles non-mixtes, L'échappée ouvre aux femmes des domaines traditionnellement réservés aux hommes.

L'idée est de dépasser ses appréhensions et ses réflexes d'autocensure afin de se sentir parfaitement légitimes dans les métiers du bâtiment ou les travaux forestiers. A l'issue de ces sessions de formation, elles auront développé des compétences dans différentes branches de l'artisanat, se seront familiarisées avec les machines, auront participé activement aux processus de conception et de décision et auront rencontré des professionnelles qualifiées. Aude Marcia, elle-même plombière-chauffagiste, souligne l'importance de cette transmission des savoir-faire dans un contexte protégé des rapports sociaux de sexe.

Parmi les soutiens à L'échappée, on compte les conseillères nationales Anne-Catherine Menetrey et Maria Roth-Bernasconi, qui estime que «c'est une initiative originale, à la fois très concrète—je pense aux chantiers de femmes, aux formations pratiques—, ancrée sur le terrain et intellectuelle, axée sur l'information». Selon elle, «cette convergence de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être est porteuse d'un grand potentiel de transformation sociale. Le fait que des jeunes femmes partagent et cherchent à réaliser une autre vision de la société me donne espoir

en l'avenir». D'ailleurs la parlementaire genevoise qualifie, fort à propos, L'échappée d'association «à but constructif».

Le plus dur pour les membres de l'association, c'est bien sûr de trouver les fonds nécessaires à la mise en œuvre dans les meilleures conditions de ces chantiers-écoles. Avec la crise, les États européens ont tendance à réduire les subventions allouées à ce genre de projets. Du coup, le financement privé prend la relève, dans la mesure du possible. Rien ne semble démonter les jeunes organisatrices qui sillonnent l'Europe dans ce but. «Nous exposons notre démarche à des fondations, lors de soirées publiques et aussi chez des particuliers conscientisés qui souhaitent nous soutenir en invitant leurs connaissances pour récolter des dons. Ça peut ressembler à des réunions Tupperware, mais c'est une pratique de collecte courante, qui permet de se rencontrer réellement et d'établir des liens de confiance», explique Aude Marcia. Le chantier de l'été 2013 se déroulera dans l'Isère et L'échappée cherche encore 70000 francs afin de pouvoir boucler son budget d'un total de 216000 francs.

NATHALIE BROCHARD